

Le festival rassemble pour la première fois cinq metteurs en scène européens d'exception : Peter Stein, Luc Bondy, Patrice Chéreau, Peter Brook et Claude Régy

Les grands maîtres se jouent du temps

Cinq maîtres du théâtre européen sont à l'affiche du Festival d'automne. Citons-les par ordre d'entrée en scène : Peter Stein, Luc Bondy, Peter Brook, Patrice Chéreau et Claude Régy. Tous ont déjà été invités plusieurs fois. Mais c'est la première fois qu'ils se trouvent réunis dans une même édition. Sans que cela soit prémédité : comme toujours, un projet est venu s'ajouter à un autre, dans ces longs mois au cours desquels la programmation se met en place. Alain Crombecque a accompagné les premiers choix, avant sa mort, en octobre 2009. Il serait heureux du résultat, qui dessine une galaxie comme il les aimait : nourrie par la fidélité et le désir de transmettre qui traversent le temps d'Automne.

Prenez Patrice Chéreau. Il n'avait pas 30 ans quand il a présenté sa légendaire *Dispute*, de Marivaux, en 1973, dans le cadre du festival, fondé un an plus tôt par Michel Guy, qui avait choisi Alain Crombecque comme attaché de presse. Depuis, Patrice Chéreau est revenu cinq fois, avec Tchekhov, Koltès, Botho Strauss ou Shakespeare. Cette année, il crée la surprise, avec *Rêve d'automne*, de Jon Fosse. Une surprise double. Depuis quelque temps, Chéreau s'était un peu éloigné de ce que l'on pourrait appeler le « théâtre parlé ». S'il s'intéressait à la scène, en dehors de l'opéra, c'était pour des lectures ou des spectacles inspirés par Dostoïevski, Guibert, Duras ou Guyotat. Certes, ils étaient très mis en scène. Certes, il

y avait des acteurs, dont lui. Mais c'était plutôt du théâtre « dit ».

Puis, un jour du printemps 2009, son ami Pierre Boulez lui a parlé du Norvégien Jon Fosse, que

Claude Régy a largement contribué à faire découvrir en France. « *Je ne cherchais pas d'auteur, raconte Patrice Chéreau, parce que celui qui m'avait comblé, Koltès, était mort. J'ai commencé à lire Rêve d'automne. J'ai été sidéré par la première scène, une scène d'amour, magnifique et bouleversante, qui se passe dans un cimetière.* » Alors

Patrice Chéreau a su qu'il allait refaire du théâtre. « *C'est une décision qu'on prend sans la prendre. Ça se fait.* » La lecture de Jon Fosse a coïncidé avec la proposition faite au metteur en scène et cinéaste d'être l'invité du Louvre, cet automne. Il a décidé que ce serait là que la pièce serait créée, pour neuf représentations, avant d'être jouée à Orléans puis deux mois au Théâtre de la Ville, où sera reconstituée la salle Denon du Louvre.

Patrice Chéreau aime rappeler la réflexion de Proust qui guide son *Rêve d'automne* : « *Les musées sont des maisons qui abritent des pensées.* » Claude Régy, lui, place sa nouvelle mise en scène sous le signe d'Artaud : « *Il existe dans les rapports de la voix humaine et de la lumière toute une réalité qui se suffit à elle-même.* » Cette phrase, qui vaut pour tout le travail du doyen des maîtres (87 ans, invité d'Automne depuis 1978), trouve une résonance toute particulière avec *Brume de Dieu*. Ce nouvel opus, à une voix, est extrait des *Oiseaux*, de Tarjei Vesaas

« Quand le théâtre a été inventé par les Grecs, il durait une journée. Pourquoi ne pas le faire, quand l'occasion se présente ? »

Peter Stein



(1897-1970), norvégien comme Fosse, qui le vénère et a commencé à écrire après l'avoir lu.

Vesaas (prononcer « vesos ») était un fils de paysan, attaché à la terre. Mattis, le personnage de son roman, est ce que l'on appelle un « demeuré ». Il parle aux oiseaux, décrypte leur vol, les traces de leurs pattes sur le sol. Claude Régy l'aime parce qu'il porte en lui ce qui échappe aux gens « normaux ». D'où ce titre que le metteur en scène a inventé pour le spectacle : *Brume*, en accord avec une forme d'irrationnel tangible, et de Dieu, pas pour les raisons que

l'on croit. « Il ne s'agit pas de parler de Dieu, mais de le "débondieuser", à la manière de Pessoa, pour qui il est la conscience que nous avons de la connaissance de nous-mêmes, et de la possibilité d'agrandissement de notre être. »

Brume de Dieu sera joué par un seul acteur et ne devrait pas excéder deux heures. A l'autre bout du temps et du nombre, les représentations de *I Demoni (Les Démons)* réunissent une trentaine d'acteurs, dont le metteur en scène, Peter Stein (72 ans) et durent douze heures, entractes compris. Ce n'est pas nouveau dans l'histoire de celui qui a fondé la Schaubühne de Berlin. En 1980, pour sa deuxième venue à Automne, il a présenté *L'Orestie*, d'Eschyle, avec laquelle il est revenu en 1994. Le spectacle durait douze heures, et, depuis, Peter Stein a réitéré, allant jusqu'à vingt et une heures pour l'intégrale du *Faust* de Goethe, en 2000, ou douze pour *Wallenstein*, de Schiller, en 2007.

« Quand le théâtre a été inventé par les Grecs, il durait une journée, explique Peter Stein. Pourquoi ne pas le faire, quand l'occasion se présente ? » Avec *Les Démons*, l'exerci-

ce s'avère particulier. Mario Martone, le directeur du Teatro Stabile de Turin, a proposé à Stein de monter l'adaptation par Camus du roman de Dostoïevski. Celle-ci ne lui convenant pas, le metteur en scène est revenu au roman : *« Vers 20 ans, j'ai lu les Russes. Je suis passé à côté de Dostoïevski, que je trouvais obscurantiste. A 20 ans, on est con, on pense tout savoir sur la vie... Cette fois, la lecture des Démons m'a procuré un énorme enthousiasme. Le roman annonce tout ce qui s'est passé après la révolution bolchevique de 1917. Avec Stavroguine, Dostoïevski a créé un personnage qui incarne le vide post-idéologique de notre siècle. »*

La durée de douze heures s'est imposée par le travail. Pour Stein, qui est un lecteur hors pair, il s'agit de *« raconter le roman avec les moyens les plus simples du théâtre »*. Et pour cela, s'il n'est pas besoin, ou presque, de décor, il faut des acteurs, et du temps. Du temps, Peter Brook (85 ans) en a pris lui aussi beaucoup, mais d'une autre manière, avant de mettre en scène *La Flûte enchantée*, de Mozart, comme il l'entendait. *« J'ai toujours eu envie de monter cet opéra de Mozart. J'en avais parlé à Michel Guy, le directeur du Festival d'automne, il y a vingt ans. On avait passé un après-midi aux Bouffes du Nord, à faire un essai, avec quatre chanteurs. C'était très émouvant. Après, je suis devenu ennuyé : tous les quatre ans, je reparlais de mon projet. »*

Ce projet porte un nom bien précis. Ce n'est pas *La Flûte enchantée*, mais *Une flûte enchantée*. Peter Brook aborde Mozart comme il avait affronté Bizet, en présentant,

en 1981, une version de *Carmen*, appelée *La Tragédie de Carmen*, qui avait suscité un électrochoc par son approche, dépouillée des aspects grandiloquents du livret. « Pour La Flûte, on est parti d'une écoute nouvelle de la musique, qui est trop souvent noyée, presque submergée par les besoins de mise en scène que s'imposent les productions des grands théâtres d'opéra. La finesse et l'humanité de Mozart, dont je ne saurais expliquer pourquoi elles me touchent tant, apparaissent ainsi beaucoup mieux. » Dans le programme du festival, *Une flûte enchantée* s'affiche à la rubrique théâtre. Il y aura deux comédiens dans cette version de Mozart dont la transcription musicale a été confiée au compositeur Franck Krawczyk, et dont un seul interprète, le pianiste Alain Planès, sera le maître d'œuvre. Cela se passera aux Bouffes du Nord, bien sûr, que Peter Brook a ouvert en 1974 avec *Timon d'Athènes*, de Shakespeare, son premier spectacle invité par le festival.

Cette année-là, Luc Bondy, le benjamin des maîtres d'Automne, avait 26 ans et son nom n'était pas connu à Paris. Zurichois de naissance, mais élevé en France, il avait commencé très tôt, à 17 ans, en servant de traducteur et d'assistant à Eugène Ionesco, qui montait sa pièce *Victime du devoir*, à Zurich. Cette première expérience au théâtre, dont il savait déjà qu'il voulait en faire sa vie, et l'admiration qu'il éprouvait pour Ionesco ont incité Luc Bondy à monter *Les Chaises*, en 1972, à Nuremberg.

C'était une de ses premières mises en scène, et « ce n'était pas très bien. J'étais trop jeune pour comprendre les personnages, un couple âgé. Mais j'étais tellement heureux de faire de la mise en scène ! »

Il y en a un, en tout cas, à qui le spectacle a plu : Rainer Werner Fassbinder. Ayant vu *Les Chaises*, il a confié *Liberté à Brême* à Luc Bondy, qui a aussitôt monté la pièce. Puis le metteur en scène a suivi sa route, qui l'a fait découvrir, et triompher en France avec *Terre étrangère*, de Schnitzler, créée en 1984. C'était à Nanterre-Amandiers, dirigé par Patrice Chéreau, au côté de qui travaillait Alain Crombecque. Et c'est à Nanterre-Amandiers que se joueront *Les Chaises*, que Luc Bondy n'a pas l'impression de remonter : « A 62 ans, ce n'est pas la question, parce qu'on a tout oublié, et que la vision du monde est tout à fait différente. Je mets en scène *Les Chaises* comme une variation sur le grand âge, ce temps de la vie où la perception se concentre sur des choses presque minimalistes, et où les gens redeviennent comme des enfants. » ■

Brigitte Salino

I Demoni, Ateliers Berthier de l'Odéon, du 18 au 28 septembre.

Les Chaises, Nanterre-Amandiers, du 29 septembre au 23 octobre.

Une flûte enchantée, Bouffes du Nord, du 9 novembre au 31 décembre.

Rêve d'automne, Théâtre de la Ville, du 4 décembre au 25 janvier 2011.

Brume de Dieu, d'après « Les Oiseaux », de Tarjei Vesaas, Ménagerie de Verre, du 13 décembre au 29 janvier 2011.



Répétition des « Chaises », de Ionesco, autour du metteur en scène Luc Bondy, à Nanterre-Amandiers. PIERRE GROSOIS POUR « LE MONDE »